Document generated on 08/06/2025 7:09 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Des personnages aux prises avec eux-mêmes

Louis Caron, *Le bouleau et l'épinette*, Montréal/Paris, Édipresse /l'Archipel, 1993, 186 p.

Carole Corbeil, *Voix off*, traduit de l'anglais par Hélène Le Beau, Montréal, Boréal, 1993, 354 p.

Francis Bossus, *La couleur du rêve*, Montréal, Pierre Tisseyre, 1993, 150 p.

Julie Sergent

Number 72, Winter 1993

URI: https://id.erudit.org/iderudit/38269ac

See table of contents

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Sergent, J. (1993). Review of [Des personnages aux prises avec eux-mêmes / Louis Caron, *Le bouleau et l'épinette*, Montréal/Paris, Édipresse /l'Archipel, 1993, 186 p. / Carole Corbeil, *Voix off*, traduit de l'anglais par Hélène Le Beau, Montréal, Boréal, 1993, 354 p. / Francis Bossus, *La couleur du rêve*, Montréal, Pierre Tisseyre, 1993, 150 p.] *Lettres québécoises*, (72), 21–22.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Louis Caron, *Le bouleau et l'épinette*, Montréal / Paris, Édipresse / l' Archipel , 1993, 186 p., 19,95 $.
Carole Corbeil, *Voix off*, traduit de l'anglais par Hélène Le Beau, Montréal, Boréal, 1993, 354 p., 24,95 $.
Francis Bossus, *La couleur du rêve*, Montréal, Pierre Tisseyre, 1993, 150 p., 15,95 $.

Des personnages aux prises avec eux-mêmes

Ils suivent leurs désirs, subissent le poids des souvenirs, courent après leurs rêves. Bref, ils sont profondément humains. Advienne que pourra…

ROMAN
Julie Sergent

AU COMMENCEMENT, DIEU CRÉA L'HOMME. Mais comme l'homme semblait s'ennuyer tout seul dans la nature, Dieu créa la jeune fille. L'homme fut bien content et il reçut à bras ouverts la jeune fille qui ne demandait qu'à l'aimer et à être aimée de lui. Mais aussitôt la chose consommée, la jeune fille eut un peu honte. Craignant pour leurs relations futures, le premier homme s'empressa alors de la rassurer. «Tu as l'innocence des grandes forces primitives», fit-il avec un accent qui impressionna beaucoup la jeune fille, car il était Français. «La rivière ne fait pas le mal quand elle noie un draveur», continua-t-il pour employer des mots qu'elle connaissait. «Chacun porte en soi les excès de sa puissance. Et toi, tu as la beauté toute franche de la vie !» Alors viens, baisons, mon amour, lui fit-il comprendre en l'enlaçant, et comme nous suivrons en cela les autres créatures de Dieu, nos frères humains finiront bien par comprendre…

Tel est à peu près l'argument du deuxième tome des *Chemins du Nord* de Louis Caron, *Le bouleau et l'épinette*, dans lequel l'auteur relate l'histoire d'un amour qui voit le jour en plein cœur de la forêt mauricienne, à la fin des années trente.

Louis Caron

Le bouleau, c'est Mathilde Bélanger, une jeune fille de 20 ans, belle et solide comme l'arbre, qui n'a presque jamais mis les pieds hors des bois de sa Mauricie natale. Lui, qui a la vie — et le corps — meurtrie comme l'écorce de l'épinette, c'est Henri Ramier, un peintre français de 50 ans venu du Gers pour immortaliser sur sa toile quelques scènes de notre belle nature. Mais partout où il se tourne, c'est Mathilde qui se dresse, supplantant toutes les autres merveilles terrestres. Alors Ramier remise palette et pinceaux dans son baluchon pour mieux se vouer avec Mathilde à la cause de l'amour.

Forcément, l'idée ne plaît pas à tous. Les parents Bélanger, Félix Métivier (l'entrepreneur forestier tout-puissant de la Mauricie) et ses hommes, la nature même (la vlimeuse), tous tentent de faire échouer la honteuse relation.

Mais bientôt l'incroyable se produit malgré tout. Encouragés par l'abbé Tessier (alias «Batêche que c'est bon !») qui doit bien avoir le Bon Dieu de son bord, les parents de Mathilde bénissent l'amour et la future descendance des amants. Et tout est bien qui finit...

Bien que le dénouement soit résolument moderne (sinon irréaliste) pour une histoire des années trente, *Le bouleau et l'épinette* est vieux comme le monde. Vieux comme Duplessis qui vient encore y rugir un coup, vieux comme les guéguerres entre Canadiens français et Canadiens anglais, vieux comme la mère patrie et les petits cousins emmerdeurs, vieux comme l'argent qui mène le Québec et tous les autres, vieux comme les politicailleries et les bondieuseries qui parsèment presque chaque page du roman. Caron y raconte des histoires que tout le monde connaît déjà et qui n'intéressent probablement plus personne. Sauf peut-être ceux qui les ont vécues. Et encore.

Maman, qu'as-tu fait là ?

Comment aimer *bien* ? Non pas se contenter d'embrasser, de faire des petits sourires, de donner des cadeaux, mais faire en sorte que l'autre soit heureux, ou quelque chose qui s'en approche, tout en étant bien soi-même ? C'est la question qui se pose dans la vie d'Odette, de Claudine et de Janine, le trio mère-filles du premier roman de Carole Corbeil, *Voix off*.

D'abord, Odette n'a pas été aimée comme elle l'aurait souhaité. Arrachée à sa famille à Halifax, alors qu'elle n'est encore qu'une enfant, elle est abandonnée par sa mère à Montréal, sans explications, sans un baiser, sans même un au revoir. Ne pouvant évidemment pas se douter que c'est pour son bien, Odette enfouit son désespoir dans un petit coin sombre de son cerveau, pour ne plus le voir, essayer de vivre quand même…

Puis Odette devient amoureuse, et fait des enfants…

Lorsque Odette en a assez de subir les coups et les insultes de son mari Roger, assez de perdre son temps avec un bon à rien, lorsque Roger menace de la tuer et les enfants avec, Odette fait les valises, prend Janine et Claudine par la main, et déserte sa misère conjugale. Sauver la peau des siens comme sa mère avant elle avait tenté de sauver la peau d'Odette. Mais Janine et Claudine, comme leur mère avant elles, ne comprennent pas, car comment le pourraient-elles…

Enfin Janine et Claudine grandissent tant bien que mal, avec la mort qui les titille sans cesse, et elles deviennent elles-mêmes amoureuses…

Et Ève continue d'en arracher pas mal…

À cheval entre le Québec des années cinquante et Toronto dans les années quatre-vingt, le récit de Carole Corbeil glisse de temps à autre du côté de la guerre franco-anglo que l'on sait, mais Dieu merci sans s'y attarder. C'est davantage les tourments de l'âme qui intéressent l'auteur, et c'est fort heureux, car elle sait les saisir, les développer, les confronter, sans que la compréhension ne s'en trouve à tout moment alourdie. Toutefois, et c'est sans doute là un effet amplifié par la traduction, *Voix off* n'est pas toujours d'une lecture agréable. Les maladresses, les banalités, les métaphores hurlantes abondent. Sur 354 pages, peut-être aurait-il mieux valu en éliminer quelques-unes.

Parce qu'il faudrait qu'un roman — même un premier roman — soit autre chose (ou du moins quelque chose de plus) qu'une entreprise thérapeutique, aussi lisible soit-elle. Parce qu'il faudrait surtout la force d'une écriture. Ou d'une traduction. Il y a quelque chose, ici, qui fait défaut.

Et si on vivait encore un peu

Mil neuf cent cinquante-huit. Dans la ville de Talayo, au Cameroun, des hommes et des femmes endurent leur triste sort. Gabrielle Louvier pleure depuis quatre ans son fils Christian, mort-né, dont elle brosse jour après jour le portrait sur les toiles qu'elle expose dans la salle à manger. Pendant ce temps, Albert Louvier construit un avion qu'il ne pilotera pas, mais dans le ventre duquel il tente de fuir l'image de son fils mort, sa femme moribonde. Julien aime Charlotte qui attend un enfant. Mais Charlotte vit avec Georges. June Franchel veut vendre l'hôtel qu'elle gère avec son mari Jean et rentrer à New York. Mais Jean Franchel est trop lâche pour la suivre. De toute façon, Jean préfère le pastis. Triste galerie. Mais voilà que Grauber, un Allemand de 70 ans venu à la recherche de caisses d'or apparemment laissées derrière eux par ses compatriotes, en 1916, meurt d'une crise cardiaque sitôt débarqué dans l'hôtel des Franchel. L'événement a l'effet d'une bombe dans l'esprit de tous. Car si cet homme-là est mort avant d'avoir réalisé son rêve, tous ne risquent-ils pas également le même sort ? Ne serait-ce pas le temps de se secouer les puces, les amis ?

Albert Louvier répondra à l'appel et poursuivra la quête de l'Allemand disparu, véritable quête du Saint-Graal, en fait, qui redonnera un sens à sa vie et à celle de sa femme. Quant aux autres, ils sont comme tout un chacun, avec la médiocrité qui leur colle à la peau, et parfois quelques sursauts de courage. C'est la vie.

En 150 pages, Francis Bossus présente sa galerie de personnages, leur passé, leurs rêves et leurs échecs, leur avenir. C'est un peu court, peut-être, mais *La couleur du rêve* a ainsi l'avantage de se lire comme un *Tintin*. Une chasse aux trésors comme on les aime enfants et qui finissent la journée même, ou presque. La concision, en littérature, ne sera jamais un péché.

LIVRE d'ici

Le mensuel de l'industrie du livre au Québec

LIVRE d'ici

Veuillez m'abonner au magazine LIVRE D'ICI.
Je paie PÉRIODICA par :

☐ chèque
☐ mandat postal
☐ Master Card
☐ Visa

Carte no_____

Expire le_____ Signature_____

Nom

Adresse

Ville Province Code postal

☐ 10 numéros (au Canada) 30 $
+ TPS de 2,10 $ et TVQ de 2,57 $

☐ 10 numéros (à l'étranger) 38 $

PERIODICA
C.P. 444 Outremont
(Québec) Canada
H2V 4R6

Commandes téléphoniques SANS FRAIS
Avec carte de crédit, du lundi au vendredi de 8h30 à 16h30

Région de Montréal : (514) 274-5468

Tout le Québec et l'Outaouais : 1-800-361-1431